

De l'art, de l'économie culturelle et des territoires : perspective londonienne

Charles Ambrosino

Charles Ambrosino est ATER à l'institut d'urbanisme de Grenoble. Il achève actuellement une thèse sur l'art, la culture et les territoires, à travers l'exemple de l'Est londonien.

L'association des thèmes de la ville et de la culture a un certain succès : Charles Ambrosino revient sur les nombreux colloques récents, réunissant tant des universitaires que des praticiens.

Vers la ville créative

Le contexte général est celui des économies postfordistes, et du développement de l'économie du savoir... L'investissement initial devient essentiel ; s'affirme la nécessité d'employer des travailleurs hautement qualifiés qui doivent être flexibles, et à même d'être efficaces dans des niches. Les acteurs publics qui profitent le plus de ce nouveau contexte socio-économique sont les « gouvernements urbains », au sein d'un « archipel économique mondial » (Pierre Veltz).

Parallèlement, on assiste à une « créolisation » de la culture et de l'économie. Le paradigme de l'École de Francfort qui postulait autour d'Adorno que l'industrialisation de la culture semble échouer à décrire les évolutions contemporaines. Dans la lignée des travaux d'Allen J. Scott, c'est une « curation » de l'économie qu'il faut identifier, l'artiste apparaît alors comme un modèle.

On peut citer trois œuvres de chercheurs universitaires, qui sont d'ailleurs souvent passés par la fonction de consultants. Tous étudient ces changements qui renouvellent les enjeux urbains.

- Charles Landry *Creative City* : une réflexion sur une recomposition de l'action publique, tournée vers les individus, la cohésion sociale.
- Richard Florida *The rise of the Creative Class* : étudie l'émergence d'une classe qui recherche avant tout la qualité du service urbain (elle ne suit donc pas l'emploi comme dans les villes de l'ère industrielle). La logique de l'offre l'emporte sur celle de la demande et la distinction métropolitaine devient indispensable au dynamisme des villes. Parallèlement se développe aussi parfois dans les villes une « économie présentielle » : économie basée sur la consommation, quand la production peut avoir lieu ailleurs : un exemple français pour comprendre peut être celui de la Provence.
- Allen J. Scott *Social Economy of the Metropolis* : cet auteur travaille surtout sur la métropolisation. Il étudie la concentration sur certains lieux des activités de production. Ce phénomène est particulièrement fort autour des activités culturelles.

Un article très souvent cité de Allen J. Scott et Frédéric Leriche a présenté en 2005 « les fondements géographiques de l'économie culturelle » dans la revue *L'espace géographique* en reprenant en partie les travaux de Xavier Greffe.

L'idée de ces chercheurs est qu'il faut distinguer des produits immobiliers (dont l'exploitation marchande est localisée) des produits mobiles (dont pourtant la production est localisée). Cette analyse est à compléter par le fait que le lieu de production peut être un lieu de « consommation du regard » : la production économique a généré une production de sens. Un « quartier hype » est né. La force de l'art tient dans sa capacité à attirer cette « consommation du regard »¹.

¹ Mais d'autres activités de production peuvent être liées à ce genre de processus : dans la discussion a été évoquée la visite de l'usine d'assemblage final de véhicules de luxe organisée pour les acheteurs à travers l'exemple de Porsche à Leipzig.

Villes et milieux créatifs : l'exemple de Hoxton

- « East is the new west, is the new east » (un titre du magazine branché *Time Out*).

L'Ouest : c'est traditionnellement les quartiers de la prospérité et de l'art. L'Est étant historiquement le lieu des entrepôts, docks usines et ateliers. L'affiche de publicité d'*Eurostar* pour la réduction de la durée du voyage entre Paris et Londres témoigne de l'inversion des dynamismes culturels au cours de ces deux dernières décennies. En plus des monuments classiques l'affiche représente le « New London » : la Tate Modern, le White Cube, galerie d'art moderne privée, et une sculpture contemporaine, située aussi à l'Est de la capitale anglaise. Ces nouveaux pôles d'attraction culturels et touristiques se trouvent tous dans des quartiers mal famés jusqu'aux débuts des années 90.

On peut parler d'une « conquête de l'Est » commencée dans la « city fringe », les anciens faubourgs industriels proches du centre, puis qui s'étend vers l'Est, avec, bien sûr, un impact facilement constatable sur les prix du foncier.

- Du faubourg préindustriel à la bohème digitale

Hoxton se trouve tout au plus à 7 minutes à pied de la City. Elle est si proche que les limites ne seraient pas claires s'il n'y avait pas la différence de morphologie urbaine : les immeubles de la city sont du R+40. À Hoxton, les anciens ateliers sont des immeubles R+3. Ce quartier a été traditionnellement le district industriel de l'ameublement, il apparaît au XIX^e avec l'explosion de la croissance urbaine, et périclité à partir des années 1960.

Ce quartier est alors constellé de friches de petits bâtiments qui sont très facilement reconvertis. Il y a là de petits appartements aux toits mansardés, héritiers du Londres des Huguenots : des petits studios d'artistes peuvent y être aménagés sans l'aide des pouvoirs publics (ce n'est pas une de ces friches industrielles où les pièces ont 10 m sous plafond).

Les espaces d'exposition des menuisiers, les ateliers, les petits appartements et les dépôts à bois sont reconvertis. Dans cette évolution, les « young British artists ² » jouent un grand rôle. C'est le grand mouvement de l'art londonien des années 1990, une décennie où Londres prend la première place en termes d'activité et de marché sur New York. Charles Saatchi assure un important rôle de mécène. Le galeriste Jopling, qui a créé le White Cube est aussi au cœur des réseaux des yBa.

Tous partagent le goût du scandale. Par exemple, en 1997 eut lieu un événement fondateur : une exposition qui contenait une représentation de Marie recouverte de bouse d'éléphant. Le crâne serti de diamants ou les animaux dans le formol de Damien Hirtz sont devenus célèbres. Ces artistes ont également réalisé des campagnes de publicité pour la bière Beck. C'est une génération qui sait comment fonctionne le marché de l'art, agit avec culot, sait créer l'événement pour leurs expositions. Ils sont jeunes, entreprenants et créatifs : cela correspond à l'image que veut mettre en avant le New Labour. Ce rapport entre les mondes de l'art et le politique, en lien avec la médiatisation de ces deux sphères, compte.

Ces artistes s'installent notamment à Hoxton : la centralité du quartier lui assure une bonne accessibilité, il a aussi l'avantage d'être situé à proximité de leur clientèle qui fréquente la City. Dans ce quartier, on situe d'ailleurs bien mieux les galeries que les ateliers. Se constitue alors un mythe d'Hoxton alors même que les galeries se diffusent dans tout l'Est londonien. Charles Ambrosino rapproche cela du travail d'Alain Roger sur le passage de la nudité au nu : c'est un processus de transformation dans le regard de l'artiste, une « artialisation ». Dans l'appréhension du paysage, le même phénomène est à l'œuvre. In situ : le paysan par son activité ; in visu : l'artiste. In situ : le quartier est transformé par les squats et les ateliers d'artistes, les galeries. Mais une « artialisation » in visu transforme aussi le territoire. Un exemple est fourni par une anecdote sur une œuvre de Banksy, un grapheur très connu mais qui apparaît toujours masqué (une attitude efficace pour son marketing). Il avait peint un rat sur un mur... l'œuvre a été vendue à New York, on l'exporte donc à New York... c'est un mur, un bout du quartier qu'on déplace. Ce même artiste vend un guide d'Hoxton pour faire le tour de ses graphes.

C'est donc à un double processus d'artialisation et de commercialisation, mobile et immobile, que l'on assiste à Hoxton. Ils mettent en scène une image.

² Parfois désignés sous le sigle yBa

- L'art de la régénération urbaine : transformer, renouveler et consommer Hoxton

Dans les années 90, pour mettre un terme au déclin de l'Est londonien des décennies antérieures, une politique de régénération urbaine est mise en oeuvre. À Hoxton est créé un Business Improvement District pour régler la vie de la nuit, le nettoyage, la sécurité et la salubrité du quartier. D'une certaine manière, on le rattache aux logiques de développement et de gestion des territoires de la City car ce sont ceux qui y travaillent qui viennent à midi et le soir dans Hoxton.

- Changement industriel, conséquences de l'essor des NTIC.

On observe un saut de l'art vers l'économie culturelle dans le nouveau cadre économique que nous avons déjà décrit.

⇒ La City grandit et rétrécit en fonction de la conjoncture, mais, au total, elle grignote des territoires. Face à cette évolution, le borough (Hackney) préfère conserver des activités à une plus petite échelle. On observe une forte implication des artistes dans le débat public sur le devenir du quartier (« faut-il construire des tours de bureau ? », etc...).

⇒ Il faut bien voir qu'ici restructuration économique et régénération urbaine sont liées. Les logiques antérieures ont été disloquées au préalable. Ce n'est pas un cas de gentrification : le quartier ne contenait presque aucun résident dans les années 1980.

Discussion

Mise en parallèle du cas d'Hoxton et de Prenzlauer Berg (Berlin) ainsi que de Raval (Barcelone) : comment se construisent les « quartiers branchés ». Quelles transformations économiques leur apparition accompagne ? Quelle était la situation de ces quartiers avant leur transformation ?

Friche de la Belle de Mai : un espace capital dans une capitale européenne

Philippe Foulquié

Philippe Foulquié vient du théâtre. Il dirige l'un des deux théâtres à l'origine du projet, le théâtre de marionnettes *Massalia*. Il est désormais également directeur de l'association « Société Friche Théâtre » qui assure le développement d'une friche culturelle sur une partie d'un terrain qui accueillait avant une implantation de la Seita.

La friche occupe 12 ha le long des voies ferrées en un emplacement que l'on pourrait rapidement situer comme se trouvant entre l'hypercentre et les quartiers Nord. La Belle de Mai est un quartier où se trouvaient les industries de transformation des marchandises venues du port et une caserne. C'est un espace en crise et peu organisé qui pâtit des coupures générées par les voies de la Gare Saint-Charles et par l'autoroute. C'est aussi un quartier connu pour ses immeubles appartenant à des « marchands de sommeil ».

L'objectif des animateurs du projet est de réanimation le lieu et de développer des espaces artistiques. La singularité de ce projet tient dans le refus d'une évolution vers une « friche phalanstère » ou vers une « friche squattée » dont un exemple serait Christiana à Copenhague. L'ouverture au public est au cœur d'un projet qui se pense comme un pôle culturel à l'échelle de l'agglomération d'Aix-Marseille. Le théâtre et le spectacle vivant sont les premières activités artistiques du site.

La décentralisation joue un grand rôle dans l'organisation de ce qui attirera et retiendra les artistes. Derrière le projet, il y a la volonté de faire émerger une économie. En effet, les producteurs, les galeristes, jouent un rôle essentiel et indispensable à la création artistique. S'il faut constater que le cadre institutionnel issu de la décentralisation fait perdre beaucoup de temps pour monter les projets en raison de l'abondance des acteurs impliqués, les partenaires du projet ont essayé de faire évoluer leurs structures juridiques et leur organisation économique pour une meilleure efficacité.

Qui y a-t-il sur la friche ?

- Un pôle où sont implantés des archives et l'administration du patrimoine, avec une activité de restauration d'œuvres d'art (Îlot 1 : 24 000 m²).
- Un ensemble dédié à la production culturelle. Y sont organisés des tournages et s'y trouvent des studios dont ceux de « Plus Belle la Vie ». (Îlot 2 ; 25 000 m²).
- Un espace consacré aux associations artistiques et à la culture vivante sur 45 000 m² : c'est la Belle de Mai proprement dite. Ces associations travaillent essentiellement autour du spectacle vivant et de l'art contemporain.

En parallèle, existent des projets tendant à implanter les enseignements artistiques de l'université d'Aix-Marseille et la réserve du Musée des Civilisations d'Europe et de la Méditerranée. Il existe un lien avec le projet Euroméditerranée qui n'était pas prévu au départ mais qui a permis de faire émerger une notion de « ZAC culturelle ».

À l'origine, la friche a tissé peu de liens avec le quartier de la Belle de Mai. La rencontre avec Jean Nouvel a été un événement important qui a permis de travailler autour d'un « projet culturel pour un projet urbain ». Cette attention à l'insertion territoriale s'appuie sur les différentes activités accueillies sur la friche.

- Arts de l'image : idée du projet était de faire venir équipes de cinéma mais les associations à l'origine de la friche étaient contre le projet (réalisé) de studios : il n'est viable que grâce aux subventions des collectivités locales. À l'origine, l'idée était d'attirer des « campings de production ».

- Liens entre les trois îlots : les circulations entre artistes et industrie n'ont pas pu être maintenues comme aux origines.

Ces évolutions, au côté d'autres explications, ont conduit à ce que l'insertion territoriale de la friche soit plus claire et plus importante à l'échelle de la ville que du quartier.

Au début des années 2000, les friches comme la Belle de Mai (association « Autre lieux »³) ont des difficultés. Un des enjeux est de trouver comment faire évoluer les statuts juridiques, les formes d'action, etc... La Belle de Mai a ainsi créé une SCIC (Société coopérative d'Intérêt Collectif) avec le soutien de la municipalité. Cette nouvelle forme permet de conclure un bail emphytéotique avec la mairie qui a racheté le site à la SEITA. L'association «Système Friche Théâtre » se maintient pour l'activité culturelle et accompagne la SCIC. Cette dernière loue des espaces de travail et de représentation à 50€ par an le m² (dix fois plus qu'auparavant). Il y a parmi les responsables de la friche la volonté de faire émerger une société civile de la culture face à bureaucratisation. Tous ces outils visent à maintenir le collectif tout en permettant l'organisation d'événements institutionnels.

L'idée d'atelier est quelque chose d'essentiel dans l'accueil d'artistes à la Belle de Mai. Les ateliers permettent de disposer de lieux pour travailler et créer dans une ville qui manque d'espaces pouvant être utilisés dans ce but. C'est ainsi que le chorégraphe Georges Appaix est venu s'installer sur la friche.

Bilan

Plus de 1000 artistes, 100 000 visiteurs. 180 coopérations internationales. Une cinquantaine d'activités par an avec les écoles : la friche est un succès, elle compte à l'échelle de la ville de Marseille et de sa région.

Une certaine hostilité de la population du quartier demeure : ce n'est pas une activité qui crée de l'emploi, ce n'est pas non plus un stade, un équipement à l'usage facilement identifiable. Mais des projets de crèche, de jardins et de parcours sportifs devraient renforcer l'insertion locale de la friche.

Un espace en mutation, un espace qui pose de vraies questions géographiques : enjeux d'échelles dans le rapport à la population... de temporalités également puisque sa taille fait que dans plusieurs décennies la friche peut encore être en développement.

Pour 2013, l'équipe de candidature s'y est installée. Elle va désormais la quitter pour un lieu plus grand et plus central. La friche participe aussi au projet « city on the edge ».

³ <http://www.lafriche.org/friche/multimedia/ailleurs/lieux/index.html>